

La mort chrétienne de Guillaume Faye

par Patrice Sage

Guillaume Faye (1949-2019) a été, avec Alain de Benoist et Dominique Venner, un des principaux théoriciens du courant néo-païen habituellement nommé « Nouvelle Droite ». A ce titre, il avait été épinglé par Geoffroy Daubuis dans le numéro 60 du *Sel de la terre*¹. Mais s'il répétait volontiers les slogans de la Nouvelle Droite (le christianisme serait, par nature, un « appel à la faiblesse et la soumission » et un « discours dévirilisant et cosmopolite »), il montrait aussi parfois, dans ses écrits, un étonnant respect envers la foi catholique traditionnelle². La grâce de Dieu l'a mené à vouloir rencontrer un prêtre à la fin de l'année 2018, puis à recevoir le sacrement de pénitence (dimanche 27 janvier 2019), et, finalement, l'extrême onction et la communion en viatique, un mois plus tard (27 février), huit jours avant sa mort (mercredi des Cendres 6 mars).

Patrice Sage, qui fut un de ses camarades de jeunesse, a été un témoin privilégié de ce parcours.

Le Sel de la terre.

LA REVUE *Lectures Françaises* est la seule publication qui, à ma connaissance, a bien voulu saluer la disparition de Guillaume Faye en rapportant la grâce de son retour à la foi.

Je n'étais pas un ami intime de Guillaume Faye. Simplement un camarade des jours enfuis de notre jeunesse dans les années soixante-dix et

1 — Geoffroy DAUBUIS, « La Nouvelle Droite, ses pompes et ses œuvres », dans *Le Sel de la terre* 60, p. 103 et 105. Étude publiée en tiré à part aux éditions du Sel (2008).

2 — Voir notamment l'article « Cible de l'oligarchie : le catholicisme, pas l'islamisme », publié sur son blog le 9 décembre 2015, ou l'article sur le pape François et l'islam (6 juin 2016), reproduit dans *Le Sel de la terre* 97, p. 199-203.

quatre-vingt. Et qui l'était resté malgré les années, les opinions, les destins, les milieux, les modes de vie devenus presque inconciliables.

Mais il est sans doute écrit quelque part que l'amitié, ou même une camaraderie, n'est pas toujours une ombre fugace qui suit seulement le crédit, le succès, la réussite ou le bonheur.

J'ai connu Guillaume il y a très exactement quarante-cinq ans, en 1973. Faye donnait une conférence au cercle Galilée, siège lyonnais du GRECE ¹, conférence intitulée *L'agression – une histoire naturelle du mal* et qui avait trait aux travaux de l'éthologue Konrad Lorenz, prix Nobel de médecine. La salle exiguë de la place du Change était bien trop petite pour contenir ceux qui étaient venus écouter l'orateur talentueux de la Nouvelle Droite.

L'homme était jeune, la voix était posée, grave, et les mots articulés. Il ne bavardait pas et parlait pour convaincre. Le ton était particulièrement sérieux, comme s'il y avait urgence en la matière, mais l'œil restait rieur, presque moqueur, comme si l'homme prenait soin de toujours respecter la distance existant entre sa pensée et son objet. Je me souviens que beaucoup plus tard il me dit un jour qu'une pensée trop éloignée de son objet ne pouvait produire que de vagues et fumeuses chimères d'intellectuel et qu'une pensée confondue avec son objet ne pouvait sécréter qu'un subjectivisme guetté par l'autisme. Et d'ajouter que cette ligne lui avait été dictée par le plus grand philosophe qu'il avait personnellement pu rencontrer : son adjudant. Gradé irascible qui braillait toute la journée un indépassable : « Gardez vos distances ! ».

Nous nous sommes fréquentés au sein de la Nouvelle Droite une bonne quinzaine d'années. Orateur infatigable, écrivain, essayiste, commentateur de textes, comédien étonnant au physique avantageux, imitateur tout à la fois cruel et bienveillant de nos petites manies, travailleur infatigable, Guillaume Faye publiait, parlait dans toute l'Europe, animait les conférences des responsables du GRECE et semblait traverser les heures, les jours, les mois et les années sans faiblir, sans même respirer comme l'homme pressé de Paul Morand.

Toute société humaine a ses conflits, ses rivalités, ses clans, ses complicités ou ses rancœurs et la Nouvelle Droite ne faisait pas exception à cette triste règle. Mais Guillaume restait à l'écart de ces mauvaises vagues. Sans les nier, il les prenait pour ce qu'elles étaient : des vagues, de simples vagues qui ne pouvaient le détourner du but ou de la mission qui l'habitait. C'était la raison de sa civilité jamais démentie et de son indulgence aimable.

1 – Groupement de Recherche et d'Études pour la Civilisation Européenne, fondé officiellement en 1969 par Alain de Benoist, Dominique Venner, Jean Mabire, François d'Orcival, Pierre Vial, Jean-Claude Valla et quelques autres. — Voir Geoffroy DAUBUIS, « La Nouvelle Droite, ses pompes et ses œuvres », dans *Le Sel de la terre* 60, p. 87-132. (NDLR.)

Oui, le cordial et affectueux Guillaume gardait ses distances...

Mais je ne savais pas à l'époque que cette impassibilité apparente cachait soigneusement une blessure, une plaie vive et sans doute douloureuse. Je ne l'ai pas soupçonnée tant cet homme nous emportait par son esprit, sa gentillesse, son intelligence, ses connaissances et sa volonté de briser l'utopie, ce rêve fumeux de nos adversaires qu'il savait être un cauchemar.

Un de mes amis a bien résumé en quelques mots qui était Guillaume Faye. Il disait : « *Ce garçon est fou. Fou d'intelligence.* ».

J'ai quitté la Nouvelle Droite au milieu des années quatre-vingt pour des raisons qu'il est inutile de développer ici. Nos rencontres sont devenues plus rares, une à deux fois par an, mais le téléphone puis le courriel ont permis de ne jamais briser définitivement cette camaraderie. Lorsque Guillaume quitta lui aussi ce milieu qui nous avait réunis, il orienta ses activités dans des domaines qui m'étaient totalement étrangers. Pendant quelques années les contacts ou les correspondances, certes, s'espacèrent mais notre fil ne se rompit jamais malgré des divergences ou des différences d'appréciation qui rendaient nos conversations quelquefois très vives ou nos correspondances enflammées...

Je me souviens d'un de ses livres qui m'avait tellement agacé et même révolté que j'avais renoncé, au nom de notre vieille complicité, à lui en faire part. J'avais alors envoyé à deux bons amis une « *lettre fermée à Guillaume Faye à propos de son foutu livre L'Archéofuturisme...* »¹.

Elle commençait par ces mots : « Je suis accablé. Accablé par le livre de Guillaume.... ». Et elle s'achevait par ceux-ci (si vous voulez bien pardonner cette longue citation) :

Je sais que nous avons aimé le pistolet P38 que d'Annunzio fit souder dans la main de la statue de saint François d'Assise dans son jardin à Trieste. Alors, souffrez que je fasse mettre à genoux Guillaume Faye, un pistolet sur la tempe, pour lui faire réciter le Credo (à peine modifié) de Louis Veuillot et ainsi effacer ce sordide et criminel *Archéofuturisme* :

- *Je crois en Dieu, créateur de l'univers et je ne crois pas à la bonne foi de ceux qui veulent détruire l'univers.*
- *Je crois en Jésus-Christ, qui a établi son Église avec les docteurs chrétiens et non avec les docteurs du paganisme.*
- *Je crois au Saint-Esprit qui a parlé par les prophètes et non par Nietzsche, Carl Schmitt ou Alain de Benoist.*
- *Je crois à la résurrection des morts, mais je crains beaucoup celle des sophistes ou des nominalistes.*
- *C'est-à-dire que je suis pour l'adoption des auteurs chrétiens dans une juste*

1 — Guillaume FAYE, *L'Archéofuturisme*, Paris, l'Æncre, 1998.

proportion, *sans renoncer aux chefs-d'œuvre de Rome ou d'Athènes soigneusement expurgés de ce qu'ils ont trop souvent de contraire aux bonnes mœurs et à la religion catholique.*

Ainsi soit-il !

Guillaume devrait normalement se relever en se demandant s'il aurait survécu à un refus. Rassurez-vous, mes chers camarades : à cette distance, je ne pouvais pas le rater.

Ce petit exemple illustre l'éloignement qui s'était établi entre nous, malgré nos rapports toujours cordiaux.

Je connaissais la précarité de sa situation financière par une tierce personne car Guillaume ne m'en a jamais parlé. Plusieurs fois, je l'ai aidé par le biais de ce tiers. Il ne m'a jamais remercié et j'en connaissais la raison : il aurait fait la même chose. Tout simplement.

Un jour, au début des années deux-mille et alors que je le raccompagnais après un dîner au restaurant jusqu'à sa chambre de bonne, il s'arrêta devant une ruelle montante. Et dans cette calme nuit d'été, il me dit qu'il y avait là une petite chapelle. Où il se rendait quelquefois le matin, après une nuit d'écriture. Je n'en croyais pas mes oreilles. Mais ce n'était que le début de ma surprise car il ajouta, avec un clin d'œil au maurassien qu'il avait si souvent brocardé, qu'il allait prier *Madame Marie et Monsieur saint Michel...*

En avril 2018, je l'appelai pour le féliciter. Encore une fois, il m'avait surpris comme il avait surpris tout le monde. Au beau milieu du concert national de louanges réservé à cet officier de gendarmerie qui s'était offert en otage à la place d'une caissière de supermarché avant de se faire assassiner par le terroriste, Faye rappelait dans un article et, avec ses mots qui tranchent, cette notion de devoir d'état d'un gardien de l'ordre, devoir qui lui impose d'éradiquer les nuisibles. Pas de mourir comme une assistante sociale.

Et c'est en regardant son intervention sur *TV-Libertés* à ce sujet, que je compris que mon vieux camarade était rentré dans la dernière ligne droite. Je ne l'avais pas vu depuis dix-huit mois. Certes, il avait beaucoup changé ces dernières années. Usé par la misère sociale, l'intempérance et sans doute aussi par cette vilaine inquiétude lancinante qu'il gardait jalousement pour lui depuis toujours, Guillaume n'était plus que l'ombre de lui-même. Son physique flamboyant n'était qu'un souvenir. L'esprit semblait intact mais la voix était fragile et le pas hésitant. Il continuait à ne jamais se plaindre mais j'ai su en ce jour de mai 2018, autant que je pouvais en juger, qu'il allait être confronté à cet *Ernsfall* (cas sérieux) dont il nous avait rebattu les oreilles quand il explorait la drôle de métaphysique du philosophe rhénan Heidegger.

Son cas était effectivement très sérieux. Sans couverture sociale, sans moyens véritables, il partagea son temps entre un service d'un grand hôpital parisien et un centre de soins palliatifs.

Depuis ma lointaine province, j'allais le voir à l'hôpital à Paris au rythme d'une visite tous les quinze jours. Je lui écrivais très souvent des longues lettres pour rompre ce qu'il appelait sa *détention*. Dans sa chambre d'hôpital, nous parlions de politique, de livres, de souvenirs communs, des amis et des ennemis. Je lui donnais des nouvelles, lui racontais mes activités.

Seulement, un jour, faisant allusion aux cours que je donne dans une institution religieuse, Guillaume me dit tout à trac qu'il aimerait rencontrer ce dominicain dont je lui avais parlé plusieurs fois et qui, le connaissant par certains de ses livres, priait pour lui depuis que je lui avais dit que je visitais cet ami malade.

Le dominicain en question, ne pouvant se rendre à Paris, dépêcha auprès de Guillaume son copain de séminaire à Écône. Ce dernier m'interrogea longuement sur Guillaume qu'il ne connaissait pas et dont il ignorait complètement l'histoire. Je ne sais combien de fois ce prêtre est allé voir notre pauvre ami mais les discussions furent longues, argumentées et, même, quelquefois tendues. Je me rappelle avoir dit à Guillaume qu'il jouait avec ce brave prêtre son petit Maurras qui avait déclaré au chanoine Cornier venu le voir à la prison-hôpital de Tours : « *Vous savez, curé, sur ce sujet, je suis coriace !* ».

C'est ainsi qu'après deux mois Guillaume se confessa. C'était à la fin du mois de janvier. Un jour, un de mes copains (un ancien du GRECE) lui a lu la liste des hommes et des femmes d'un groupe Internet qui priaient pour lui sans le connaître certes, mais alertés par quelqu'un (ce n'était pas moi). Dans cette liste, il y avait, paraît-il, une Italienne inconnue, vivant en Namibie, et qui priait pour le *signor Faye*... Guillaume eut, selon ce camarade, les larmes aux yeux et dit qu'il s'agissait sans doute là d'une forme de communion des saints.

J'ai la conviction que ce fut un facteur déclenchant de sa demande formelle de recevoir les derniers sacrements. J'étais là quand il les reçut huit jours avant sa mort. Il était très affaibli et je puis dire qu'il répondait malgré tout au prêtre très clairement et quelquefois en latin. J'avoue que ce jour-là, à un instant, je me suis pourtant demandé quel était son degré réel de lucidité. J'ai douté un moment, j'en conviens volontiers, d'autant que, la cérémonie terminée, il s'est mis à prononcer des mots apparemment incompréhensibles. Nous nous sommes rapprochés du chevet et nous avons alors compris qu'il récitait en grec, et en la commentant en français, l'entrevue entre le Christ et Pilate. A la fin, Guillaume s'est redressé et a dit : « *Oui, Padre, Il a dit au général (sic) Pilate qu'Il était roi...* ».

C'est dans ces conditions que Guillaume est parti le jour du Mercredi des Cendres. Il avait soixante-dix ans.

Ce sont là les faits bruts du retour à Dieu de mon vieux camarade Guillaume Faye. Des faits indiscutables et lumineux que j'ai voulu illustrer par quelques souvenirs avant que le temps ne les efface.

Certes, un fait abject s'est produit quelques heures avant sa mort.

Certes, des paroles médiocres furent prononcées lors de ses obsèques curieuses.

Certes, des écrits mesquins me furent adressés depuis.

Mais vous savez comme moi que tous les francs-maçons n'ont pas forcément un tablier...

Je ne souhaite pas assombrir la lumière de la leçon que m'a donnée en mourant mon vieux camarade Guillaume Faye.

Je prie pour que *Monsieur saint Michel* l'introduise un jour au Paradis car *Madame Marie* a pu voir comment il s'est ouvert, à la fin de sa vie, à la miséricorde divine en revenant, selon l'expression du prêtre qui l'administra, « à la foi de son enfance et en toute simplicité de cœur ».



La Tempérance
(tombeau du duc François II, à Nantes)